

## *Substance digérée*

— du « bon sens » cartésien au « germe » valéryen —

Tsutomu IMAI

En parlant de la lecture, Valéry la compare souvent à une « affaire d'estomac » : « Plagiaire est celui qui a mal digéré la substance des autres : il en rend les morceaux reconnaissables. L'originalité, affaire d'estomac » (II, 677) ; « rien de plus original, rien de plus soi que se nourrir des autres – Mais il les faut digérer. Le lion est fait de mouton assimilé » (C, VI, 137)<sup>1</sup>. S'il arrive fréquemment que Valéry cite un texte sans aucune mention référencielle, c'est parce qu'il a une si grande confiance en son bon estomac qu'il le considère souvent comme son propre bien. Il est donc nécessairement difficile, malheureusement ou heureusement pour nous autres valéryens, de déceler la substance des autres bien digérée et assimilée par Valéry. Pourtant la tâche en vaut la peine. Parce que dans la digestion on pourrait voir d'une manière vivante le dynamisme d'un jeu intertextuel propre à Valéry, dont l'observation scrupuleuse nous procure encore une piste féconde. Il s'agit là, bien sûr, non pas d'identifier simplement des sources, mais de saisir concrètement le jeu d'intertextualité, ou plutôt, de sentir le jeu subtil de connivence du soi valéryen avec les autres. C'est dans cette perspective-là que je me propose de voir de plus près une substance provenant sans doute du *Discours de la méthode*, substance bien digérée par le bon estomac de Valéry qui écrit et réécrit le début de l'*Introduction à la méthode de Léonard de Vinci*, et de mettre ainsi en relief un jeu d'intertextualité entre Valéry et Descartes.

### *Où est le Descartes digéré ?*

Avant d'analyser notre champ textuel, il faut mesurer en gros la situation de Descartes dans la surface textuelle de l'*Introduction*. Commençons par voir un fragment singulier qui se trouve dans les manuscrits, fragment où le jeune Valéry énumère les noms auxquels il déclare s'être identifié : « Oui, à des minutes, on a été Léonard comme on a été Poe, Pascal, Bonaparte, ou Dupin, ou Descartes. On a eu ces parties, ces comédies » (*Léonard I*, BNF ms, f<sup>o</sup> 12 v<sup>o</sup>). Il s'agit là de quelques personnages privilégiés avec qui Valéry a imaginativement joué des comédies intellectuelles, et en même temps, de quelques écrivains qu'il a dynamiquement digérés à l'époque de l'*Introduction*. Il n'est pas difficile d'observer les traces de Poe et de

---

<sup>1</sup> Je dois la présence de ces deux textes à l'article de Hironori Matsuda : « Valéry : Promeneur solitaire, écriture solitaire » in *Rémanences, nos 4-5 : Paul Valéry, L'Avenir d'une écriture*, 1995, pp. 11-17. Voir surtout son passage sur « le greffeur », pp. 16-17.

Léonard<sup>2</sup> puisque plusieurs citations, fussent-elles plus ou moins transformées, se présentent ouvertement comme indices textuels. Le Pascal digéré est relativement difficile à déceler, mais dans les manuscrits de brèves notes<sup>3</sup> s'inspirant des « illustres notes de Pascal » (I, 1158) se prêtent éventuellement à une investigation plus approfondie. Quant à Descartes, son nom n'apparaît qu'une fois dans l'*Introduction*, au titre d'un des esprits universels (*ibid.*, 1181). Le Descartes digéré par le bon estomac du jeune Valéry, où peut-il donc se retrouver ?

Si l'on anticipe sur la conclusion, la trace cartésienne existe de façon latente dans le commencement du texte et elle demeure incrustée ou plutôt intériorisée dans la partie de ce texte-manifeste valéryen dont le ton est le plus haut. Qu'on se rappelle la déclaration faite dans le troisième paragraphe de l'*Introduction*. A l'opposé de toute recherche positiviste, de toute érudition qui tienne compte des « débris extérieurs » d'une personne, Valéry a énoncé sa méthode consistant à « se placer dans l'intérieur même d'une existence » (*Léonard I*, BNF *ms*, f° 50) et à donner un « modèle mécanique d'un cerveau (for Lionardo) » (*CI*, 393) au lecteur. D'où vient donc cette déclaration ambitieuse? Certes, dans son ton de superbe, se voient en premier lieu une rivalité envers Gabriel Séailles, auteur de *Léonard de Vinci l'artiste & le savant, essai de biographie psychologique* (Perrin, 1892), dont la méthode est bel et bien positiviste, mais aussi une certaine ironie complice à l'égard de Marcel Schwob, homme de lettres connu pour sa grande érudition, à qui en effet l'*Introduction* a été dédiée, et enfin une approbation évidente de « la faculté d'identification » (I,1170) dont l'idée est empruntée à Edgar Poe, nourriture intellectuelle depuis les années 1889 pour Valéry. En outre le terme *modèle* dénote une certaine caution méthodologique accordée à la manie de modélisation des phénomènes physiques, chère à l'École anglaise représentée par Lord Kelvin. Mais ce n'est pas tout. Il ne faut pas oublier le nom le plus important : Descartes.

### ***Le « germe » valéryen***

A la décision valéryenne de « se placer dans l'intérieur même d'une existence » préexiste une idée fondamentale dont le principe a des affinités avec le « bon sens » cartésien. Pour bien saisir cette idée importante, il convient de remonter au début de l'*Introduction* et la relire attentivement. En voici l'*incipit* bien connu :

---

<sup>2</sup> J'ai analysé le Léonard digéré ou « valérysé » dans mon article : « Valéry, lecteur ambitieux de Léonard de Vinci » in *Rémanences, nos 4-5: Paul Valéry, L'Avenir d'une écriture*, 1995, pp. 191-198.

<sup>3</sup> « le sérieux par Pascal. mépris constant de tout ce qui disparaît quand on est seul » (*Léonard I*, BNF *ms*, f° 3 v° ). Ce thème de la solitude ou de l'anti-gloire se développe dans *La Soirée* plutôt que dans l'*Introduction*. Voir sur la comparaison textuelle de *La Soirée* et *Pensées*, Antonio G. Rodriguez, *Paul Valéry et Pascal*, Nouvelles Editions Debresse, 1977, pp. 42-43.

« Il reste d'un homme ce que donnent à songer son nom, et les œuvres qui font de ce nom un signe d'admiration, de haine ou d'indifférence. Nous pensons qu'il a pensé, et nous pouvons retrouver entre ses œuvres cette pensée qui lui vient de nous : nous pouvons refaire cette pensée à l'image de la nôtre. » (I, 1153)

Là se révèlent les deux principes, l'un *a priori* et l'autre *a posteriori* : ce qui reste selon Valéry, ce ne sont pas le nom et les œuvres, mais ce que nous avons pensé, retrouvé, refait *a posteriori* à partir de ce nom et de ces œuvres ; un nom ou une œuvre n'est qu'une occasion de notre pensée. Dans l'*incipit* ci-dessus, les expressions telles que « retrouver entre ses œuvres cette pensée qui lui vient *de nous* » et « refaire cette pensée à l'image de *la nôtre* » soulignent certainement, répondant logiquement à la première phrase (« Il reste d'un homme ce que *donnent à songer* son nom, et les œuvres [...]»), l'idée d'un filtrage de notre objet par notre esprit, en d'autres termes, l'idée de lecture, de réaction, de réception, ou encore, de digestion, d'assimilation. Ce qui reste, en un mot, c'est la substance digérée par soi-même. Mais en même temps, les formulations de Valéry nous révèlent une autre idée cruciale fondée sur le principe *a priori*. Ce dernier est déjà perceptible dans les termes tels que « retrouver », « refaire », « à l'image de la nôtre » qui supposent tous une idée préexistante à la pratique de la pensée. Cette idée sera davantage précisée lors de l'examen d'une feuille manuscrite où la première phrase est identique à celle du texte définitif, mais dont la deuxième était :

« Nous pensons qu'il a pensé *à cause d'une hypothèse qui est en nous* et qui est de mettre un peu d'ordre partout. » (*Léonard I*, BNF *ms*, f° 33, nous soulignons.)

Valéry pense que nous avons tous « une hypothèse » *à cause de* laquelle nous pouvons refaire la pensée ou « mettre un peu d'ordre partout. » Cette « hypothèse qui est en nous » est donc la prémisse *a priori* : tout se trouve déjà d'avance en nous à l'état hypothétique. Reste à le développer.

Or, une belle image symbolisant cette « hypothèse qui est en nous » se trouve, juste après l'*incipit*, dans le passage où Valéry cite l'exemple de trois cas d'imaginer un homme, en suivant une progression depuis un cas facile (celui d'un homme ordinaire) vers un cas difficile (celui d'un homme léonardien). Dans le second cas, c'est-à-dire, celui qui consiste à se représenter un « individu qui excelle en quelque point », se lit la phrase suivante :

« Pour ne pas nous borner à l'admirer confusément, nous serons contraints d'étendre dans un sens notre imagination de la propriété qui domine en lui, et dont nous ne possédons, sans doute, que le *germe*. » (I, 1153, nous soulignons.)

Mettant de côté la morale critique du « No glory » (refus d'admirer aveuglément un homme-objet) chère à Valéry, ce qu'il est intéressant de noter, c'est l'image de ce « germe » ou de « l'embryon » (*Léonard I*, BNF *ms*, f° 33). Nous possédons tous en nous, selon Valéry, le germe de la faculté qui est actuellement dominante chez un autre individu. Même si la potentialité qu'il soit réalisé est limitée, il n'est pas impossible au moins de le développer imaginativement. Dans ce sens-là au niveau hypothétique nous sommes tous égaux. Voilà l'idée principale que comporte l'image du germe valéryen<sup>4</sup>, image métaphorique d'« une hypothèse qui est en nous. » Cette idée de l'existence égalitaire du germe hypothétique, comme on le sait, se répète constamment chez Valéry avec l'accentuation mise non pas sur la différence, mais toujours sur la similitude de tous les esprits : il est légitime, selon l'*Introduction*, de désirer animer d'« une sorte de semblable » le système que toute intelligence s'impose (I, 1154), même si ce système est très difficile à reconstruire dans un cas comme celui de Léonard, dans la mesure où les esprits ne sont pas si profondément différents que leurs productions les font paraître (*ibid.*, 1157). En 1919, Valéry dit, en se servant du mythe herculéen, que la structure de nos machines n'est pas différente : « je lui corresponds os par os, fibre par fibre, acte par acte, et notre similitude me permet l'imagination de ses travaux » (*ibid.*, 1232) ; en 1930, dans une note en marge de *Note et Digression*, il dit encore une fois que « la différence de ces hommes [ entre un sot et un homme d'esprit ] qui nous paraît parfois immense, ne se marquerait que par des différences insignifiantes dans les structures et les fonctionnements *intrinsèques*, par rapport auxquels les grandes différences ne seraient que des *accidents* » (*ibid.*, 1223-1224). Le point de départ de l'imagination valéryenne peut se situer ainsi toujours dans cette idée de « notre similitude », autrement dit, dans la croyance à l'universalité du germe que nous possédons tous. C'est précisément dans le contexte de ce thème du germe valéryen qu'on est enfin à même d'introduire légitimement le nom de Descartes.

### ***Homologie avec le « bon sens » cartésien***

Ce qui se pose comme principe dans l'*incipit* célèbre du *Discours* : « Le bon sens

---

<sup>4</sup> On sait que cette image de germe hypothétique sera employée plus tard dans une parole de Socrate de l'*Eupalinos* : « Je t'ai dit que je suis né *plusieurs*, et que je suis mort, *un seul*. [...] Une quantité de Socrate est née avec moi, d'où, peu à peu, se détacha le Socrate qui était dû aux magistrats et à la ciguë. » Et sa réponse à Phèdre qui lui demande ce que sont devenus tous les autres : « Idées. Ils sont restés à l'état d'idées. Ils sont venus demander à être, et ils ont été refusés. Je les gardais en moi, en tant que mes doutes et mes contradictions... Parfois, ces germes de personnes sont favorisés par l'occasion, et nous voici très près de changer de nature » (II, 114-115). Ces « germes de personnes » restés à l'état d'idées, à l'état hypothétique, sont une belle transformation du germe qui était au début de l'*Introduction*. Parmi de nombreuses correspondances entre les deux textes, c'est indubitablement

est la chose du monde la mieux partagée », c'est naturellement l'universalité du bon sens. Selon Descartes le bon sens « est naturellement égal en tous les hommes. » Certes, bon sens est synonyme de raison, c'est-à-dire la faculté de distinguer le vrai du faux et son sens est différent du germe valéryen qui signifie « une hypothèse qui est en nous. » Mais, le caractère égalitariste et universel est tout à fait commun à l'un et à l'autre. C'est là qu'on est conduit à apercevoir la substance cartésienne digérée par le jeune Valéry. De même que tout le monde possède le bon sens, tous aussi possèdent le germe d'une excellence qui prédomine en eux-mêmes. Au commencement était cette connaissance générale pour les uns et les autres. Leur forme de présenter tout d'abord le principe *a priori* de l'argument est bien commune aux deux auteurs.

Après la présentation du principe *a priori*, en suit l'application *a posteriori*. Il s'agit pour Descartes d'illustrer aux yeux du lecteur « la méthode pour bien conduire sa raison et chercher la vérité dans les sciences », et parallèlement, d'introduire le lecteur à « la méthode de Léonard de Vinci » pour Valéry. A partir de l'universalité du bon sens, Descartes remplace par l'art de conduire l'esprit d'évidence en évidence une confiance aveugle dans les dons naturels de l'esprit à la recherche de la vérité. Ce n'est pas assez d'avoir le bon sens, dit Descartes, mais « le principal est de l'appliquer bien » (A.T. VI. 2<sup>5</sup>). Ce thème cartésien de la bonne conduite du bon sens correspond au thème valéryen de l'extension imaginaire du germe. A partir de l'universalité du germe hypothétique qui est en nous, Valéry remplace son admiration confuse envers l'esprit léonardien par l'art d'étendre notre imagination de degré en degré. Ce n'est pas assez d'avoir le germe hypothétique, selon lui : on est contraint d'étendre dans un sens donné l'imaginaire que nous procure ce germe, de reconduire la pensée qui restera elle seule. Semblable est donc la direction vectorielle qui va de la présentation du principe général *a priori* à l'application *a posteriori* du principe. Le thème de la bonne conduite, soit du bon sens, soit du germe, se retrouve parallèlement chez les deux écrivains. Dans la préface des *Principes de la philosophie*, se trouve le passage suivant :

« J'ai pris garde, en examinant le naturel de plusieurs esprits, qu'il n'y en a presque point de si grossiers ni de si tardifs, qu'ils ne fussent capables d'entrer dans les bons sentiments et même d'acquérir toutes les plus hautes sciences, s'ils étaient conduits comme il faut. » (A.T. IX. 12)

L'idée homologique se voit dans une page manuscrite de l'*Introduction* :

---

cette image de germe qui est la plus impressionnante.

<sup>5</sup> (*Œuvres de Descartes*, publiées par Charles Adam et Paul Tannery, tome VI, Vrin, 1996, p. 2. ( En abréviation A.T. VI. 2 )

« La plus humble personne intellectuelle le [= le secret de Léonard] possède, rudimentaire sans doute mais suffisant pour que d'elle aux plus riches, [elle] ne subisse qu'une différence de degré, et du nombre d'anas[tomoses]. » (*Léonard I*, BNF *ms*, f<sup>o</sup> 47)

Le germe de l'esprit léonardien existe en nous à l'état rudimentaire. De même que les esprits grossiers ou tardifs sont capables d'acquérir toutes les plus hautes sciences par la bonne conduite de leur bon sens, même le plus humble individu est capable de développer au moins théoriquement le germe rudimentaire, de degré en degré, d'anastomose en anastomose, jusqu'au niveau de la plus riche personnalité intellectuelle. Le ton encourageant de ces deux passages, qui est propre à stimuler l'intérêt du lecteur, est encore homologique.

A travers l'observation sur le germe valéryen dont la présence est dominante au début de l'*Introduction*, se lit ainsi, le palimpseste du bon sens cartésien. En même temps, la démarche discursive valéryenne, qui va du principe *a priori* du germe à son extension imaginaire ou à sa bonne conduite *a posteriori*, est clairement homologique à la démarche discursive cartésienne qui nous présente d'abord le principe général de l'existence universelle du bon sens et ensuite nous invite à l'appliquer méthodiquement. La substance cartésienne nous apparaît maintenant sous un jour nouveau dans le début de l'*Introduction*. Mais ce n'est qu'un demi éclairage parce que la remarque faite ci-dessus n'est fondée que sur une pure homologie qui peut n'être qu'une simple coïncidence. Mais si l'on connaît la tendance de Valéry à s'approcher de Descartes, elle change une coïncidence homologique en un jeu d'intertextualité conscient qui suppose un certain acte de digérer, donc une substance digérée. Nous savons heureusement une circonstance intéressante qui s'est produite dans la genèse de l'*Introduction*.

### ***Retouche du texte***

Lors de la rédaction de l'*Introduction*, Valéry a retouché à plusieurs fois son premier paragraphe avant d'arriver à l'état définitif qui nous est familier. Selon les manuscrits, dans une version à peu près achevée du début (*Léonard I*, BNF *ms*, f<sup>o</sup> 42), l'*incipit* avait commencé par la phrase : « Je me propose d'imaginer un homme », phrase volontariste et apparemment cartésienne du style « roman moderne » par le sujet-narrateur du « je » (*Corr. GV*, 213). Mais, dans le texte définitif, en la faisant reculer vers le début du deuxième paragraphe, Valéry a mis à nouveau, en tête de l'*Introduction*, le premier paragraphe actuel dont l'*incipit* est comme nous l'avons vu : « Il reste d'un homme [...] » Les pronoms sujets sont tous transformés en tournures impersonnelles (« nous » ou « on »), exprimant des vérités générales. Cette opération consistant à commencer l'argument par le niveau général n'est-elle pas cartésienne ?

Car Descartes n'emploie jamais de « je » dans son premier paragraphe de la première partie du *Discours* : ce n'est exactement qu'à partir du second paragraphe que le « je » apparaît. La correction valéryenne d'un ton particulier en un ton général au commencement du texte, de même que la démarche discursive qui va de la présentation du germe général à l'essai particulier de son extension calquent fidèlement la rhétorique cartésienne, qui s'avance du général au particulier, du principe à l'application.

La génétique du début de l'*Introduction* nous permet ainsi de supposer non une simple affinité avec le début du *Discours*, mais une intention stratégique visant à imiter la façon cartésienne. Si le premier paragraphe est, chez Descartes, un lieu particulièrement destiné d'abord à présenter hautement le principe général du raisonnement, ensuite à montrer l'enjeu problématique au lecteur, et si la retouche valéryenne commençant par l'universalité du germe *a priori* a, au moins dans son esprit, renforcé en conséquence son raisonnement, et en même temps, au moins à ses yeux, gagné l'avantage de stimuler l'intérêt du lecteur, c'est sans hésitation qu'on peut avancer cette contribution de la rhétorique cartésienne, qui commence par l'énoncé du principe *a priori* selon lequel le bon sens est universel. Descartes est sans doute une référence majeure pour le jeune Valéry d'autant plus que la substance cartésienne n'est pas apparemment visible dans le texte, mais profondément intériorisée, bien digérée et bien assimilée, s'il est permis de le dire, valéryisée, dans la structure même du raisonnement. A ce niveau, ce n'est peut-être plus ni la part valéryenne ni la part cartésienne qu'on voit à la surface textuelle, mais un bel exemple de solidarité intertextuelle où miroitent diverses lignes de force tant valéryennes que cartésiennes.

### ***Solitude méthodologique***

Nous finirons notre petite réflexion en remarquant, plus généralement, une attitude commune aux deux écrivains, attitude qu'on pourrait appeler pour le moment l'orgueil d'être seul. Dans la première partie du *Discours*, après la présentation du principe général du bon sens et de l'enjeu problématique de sa bonne conduite, Descartes parle de sa propre carrière intellectuelle depuis l'enfance jusqu'à l'âge où il quitte « entièrement l'étude des lettres » pour « ne chercher plus d'autre science, que celle qui se pourrait trouver en moi-même, ou bien dans le grand livre du monde » (A.T. VI. 9). Et après avoir étudié quelques années le livre du monde, il déclare s'étudier *en lui-même* et un peu plus loin : « employer toutes les forces de mon esprit à choisir les chemins que je devais suivre » pour trouver « de quoi m'assurer » (*Ibid.*, 10). Juste à la suite de cette résolution, au début de la deuxième partie du *Discours*, s'exprime, quoiqu'en termes sinueux, une idée capitale : « l'édifice de la science ne peut être que

l'œuvre d'un seul, et Descartes se considère comme qualifié pour le construire»<sup>6</sup> (Etienne Gilson). Outre le parallélisme entre la démarche cartésienne qui remplace l'étude des lettres par la recherche intérieure du soi et la démarche valéryenne qui remplace l'érudition extérieure par l'extension du germe qui est en nous, ce qui attire notre attention, c'est la conviction cartésienne de pouvoir construire à lui seul l'édifice de la science. Certes, celle-ci implique le pressentiment de la mission révélée par l'intermédiaire des célèbres trois songes, pressentiment à caractère mystique qui ne semble pas reconnaissable dans la « réforme » valéryenne également célèbre. Mais, ne peut-on pas dire au moins que le projet ambitieux, souvent rencontré chez Valéry, de construire soit sa propre « géométrie imaginative », soit ses propres « sciences intérieures », correspondrait jusque dans une certaine mesure au projet ambitieux de construire tout seul l'édifice entier de la Géométrie chez Descartes? Cette commune attitude de solitude méthodologique<sup>7</sup> ou d'orgueil méthodologique d'être seul nous semble sous-jacente dans la comédie intellectuelle et intertextuelle qui s'est jouée très finement de Descartes à Valéry. Mais il ne s'agit peut-être plus d'une dose de substance digérée. Ce n'est peut-être qu'une pure et simple affinité d'attitudes. Ici se termine donc notre petite spéculation sur la substance digérée, subtilement *reconnaissable* dans le début de l'*Introduction*.

---

<sup>6</sup> René Descartes, *Discours de la méthode*, texte et commentaire par Etienne Gilson, Vrin, 1987, pp. 157-158.

<sup>7</sup> Qu'on se rappelle la parole de Monsieur Teste : « Je suis chez MOI, je parle ma langue » (II, 22). Il est certain que, dans cet orgueil testien d'être seul, il y a non seulement l'écho cartésien mais aussi l'écho pascalien. Mais leur nature est différente. Tandis que « le mépris de tout ce qui disparaît quand on est seul » de Pascal se rapporte à la critique de la vanité humaine, à la négation de la gloire, donc, à la morale de la solitude, la conviction que Descartes s'est faite se rapporte plutôt aux prémisses convenant à la construction unificatrice de la Géométrie. Dans ce sens-là la solitude cartésienne est plutôt méthodologique que morale. Les deux aspects de la solitude, solitude morale et solitude méthodologique, se joignent inextricablement dans la figure de Teste.